

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 16

Artikel: L'oeuf enchanté : (conte de Pâques)
Autor: Clo.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220999>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



JAUNE ET BLANC

NOUS sommes dans la semaine de Pâques. C'est la semaine sainte. C'est aussi la semaine des œufs. Jamais il ne s'en consomme autant qu'à ce moment-là. Pourquoi ?... Tradition ? Coutume ? Un peu l'une et l'autre. Mais ne serait-ce pas aussi parce qu'à cette époque de l'année, les poules pondent plus qu'à l'ordinaire. Nous laissons à un initié le soin de vous en dire la raison.

Le qu'on en casse, ces jours, des œufs ; c'est imaginaire. Et il y en a de toutes couleurs, comme jadis les pigeons de St-François. Il va sans dire que les poules ne sont pour rien dans ce bariolage. Comme d'habitude, la coquille de leurs œufs est blanche, quelquefois un peu café au lait ; on dit que ce sont les meilleures.

« Croquer » les œufs est le plaisir des gosses, de plusieurs grandes personnes aussi. Il nous souvient du temps où les jours de Vendredi-Saint et de Pâques, après avoir assisté au culte du matin, dans des temples archi-bondés, on s'en allait l'après-midi, en famille, dans quelque village des environs, et l'on mangeait des œufs à satiété. Les pétroits avaient leur petit museau tout barbuillé de « jaune ».

Le soir, en rentrant au logis, on trouvait une salade de doucette — de « cresson », comme on dit ici — ou de dent de lion qu'on mélangeait d'œufs durs coupés en deux ou en quatre. C'est vraiment très bon.

Parfois, en choquant les œufs, il survenait de drôles de farces. Un des œufs, insuffisamment cuit, se brisait dans la main de son propriétaire, et se répandait sur les vêtements de celui-ci. Et tout le monde de rire, sauf la victime, qui pestait en vain.

Ceci nous rappelle une amusante farce, dont nous fûmes témoin.

Il était un « type » — car c'était un type — très connu des Lausannois, qui, en échange de deux ou trois décis, aimait à lui faire raconter ses aventures, d'ailleurs tout-à-fait imaginaires. Il est mort aujourd'hui.

Un jour que, dans un café, il faisait la description de la façon dont se nourrissaient les peuples sauvages au milieu desquels il avait soi-disant passé quelques années, un de ses auditeurs lui demanda comment ces gens-là mangeaient les œufs.

— Tout crus, avec la coquille.

— Vous les mangez aussi non cuits ?

— Non, je les préfère cuits. Mais j'avale la coquille.

— Nous aimerais bien voir ça.

— Oh ! c'est très simple. Si vous voulez bien m'offrir une demi-douzaine d'œufs, je les mangeraï là, devant vous, avec la coquille.

La personne qui avait amorcé la provocation s'en va à l'office et en rapporte six œufs, qu'elle dispose de façon spéciale sur l'assiette.

Et l'expérience commence. Un, deux, trois œufs sont avalés, ainsi que leurs coquilles.

Au moment où le mangeur plantait les dents dans le quatrième, l'intérieur, liquide, s'échappe

de sa bouche, lui barbouillant de jaune et de blanc le visage et maculant ses habits.

Eclat de rire général. Mais lui ne riait pas ; il était furieux ; il nous aurait mangés tous crus et tout habillés.

X.



ON HOMO QUE VAO REVEINDZI SA FENNA

QUAND l'est qu'on valet sè met la corda ào cou po férè la grand chô, c'est binsu que l'est amocirão dè sa miâ, et que dè son coté la gaupa est tota foulâ dè li. Assebin faut vairé comeint sont be n'hîrâo d'à premi, kâ n'ont pequa couson que cauquon lão copâi l'herba dézo lè pi ; sè pâovont vairé tant que lo dzo est long, sè cocolâ, sè férè 'na masse de petits serviço, et tandi que la djeina fenna reçâod on boton dè dieton, se n'homo lâi allumé lo fû, lâi mâod lo café, ào bin lâi plionné lè truffès po lâi bailli dâo bon temps, et que ne sâ-t-on bin pou se ne maniyé pas onco la patta d'êze ! Enfin quiet : l'est on vretablio paradis ! Mâ pè malheu, bin souveint l'est on paradis que n'a que 'na croutie baragne po lo séparâ dè l'einfaï, iô faut bin pou po férè regattâ dè z'amocirão. Lè vilhiés dzeins que vayont bê, lo sâvont dza d'avanço, kâ on lè z'out prâo soveint derè quand vayont passâ 'na noce : « Cè pourro Djan preind que on fameux majo, assebin n'est pas li que vao portâ lè tsaussé. » Ao bin : « Cilia pourra Lisette n'a pas tot pliorâ áo bri. » C'est que lè vilhio savont bin comeint cein va dein stu mondo. D'a premi que sont mariâ, elliao jeunesse vont bin, po cein que font tot cein que pâovont po sè férè plisi et que sè catson on bocon lão défauts ; mâ quand l'est que vollont reprendre lão z'esés et que comeinçont à sè cognâitrè bin adrâi, va-t-âo diablio ! adieu lè cajolâes et lè petits mots. L'homo vint bordon, la fenna résse et piorne et adieu lo paradis.

Eh bin l'est dins que l'est z'u per tsi Bombardier. Rien dè pè galé que son ménadoz lè premi teimps ; mâ ein après, quand Bombardier sè fut met à bâirè, ma fâi cein allâ rudo mau.

Onna nè que revagnâi dâo cabaret, la niêse comeinçâ pas petout arrêt à l'hotô. Lo gaillâ sè mette de 'na tôle colère d'on mot que sa fenna lâi dese, que la vollie tiâ. La fenna preind poâire et sè sauvê tsi sa vesena. Bombardier tracé après, sè trâvè solet contré due permettés que lâi ein diont pi que peindrè, et lè menacé dè lè tiâ toté duè. La vesena, que ne sâ tsaillesâi pas dè passâ l'arma à gautse dè sta manâire, cor criâ se n'homo qu'étai pè lo cabaret.

— Vins vito ! vins vito, Abran ! se le lâi fâ, Bombardier fâ lo trafi à sa fenna per tsi no et no vao tiâ toté duè !

Abran que n'avâi pas coâite dè quitta sa quartetta devant que le sâi bussa et qu'amâvè binsu atant sa fenna què Bombardier la sinna, lâi répond :

— Ah ! lo bougro, vo vao tiâ !... Eh bin laisse lo pi férè, et lo trovéri pe tard, cé tsancro dè matin !

Au restaurant. — Un petit morceau de bouchon tombe dans une coupe de champagne. Sait-on ce que ce simple incident peut permettre de reconnaître la nationalité de ses voisins ?

Il suffit d'observer ce qui se passe.

L'Anglais appelle le garçon et demande une cuiller pour enlever le morceau de bouchon qui surnage.

L'Allemand réclame un autre verre avec une nouvelle bouteille.

Le Français enlève le bouchon avec le bout du doigt.

L'OEUF ENCHANTE

(Conte de Pâques.)

I

STEPHANE Hébart venait d'avoir la première entrevue avec Perlette, une cousine inconnue. Promis l'un à l'autre depuis leur naissance en raison d'arrangements de famille et de fortune, ils ne s'étaient pourtant jamais vus.

Quand la jeune fille eut atteint dix-sept ans, on jugea prudent de ne pas différer la présentation et l'engagement des fiançailles.

Stéphane, beau type masculin comme extérieur, était féminin d'âme et sa caractéristique était une timidité maladive qui devenait insurmontable lorsqu'il se sentait profondément impressionné. Dans ces cas-là, une sorte de paralysie l'enveloppait, annihilant la finesse de son intellect et les qualités foncières de son cœur délicat.

Dès la première vision de Perlette, il fut ensorcelé. Celle-ci, surnommée « l'Oiseau-mouche » parce que toute menue, vive et presto, avait dans son envolée petite personne le chatoyant aspect de ce mignon joyau ailé.

Grâce à la présence de sa mère se chargeant des premiers frais, Stéphane comme prétendant se tira d'affaire lors de la première visite sans trop de difficulté. Grand, mince, distingué, son aspect ne pouvait que plaire ; son silence sembla la preuve d'une réserve naturelle de très bonne éducation.

La jeune fille, surtout amusée de compter pour quelqu'un et d'être mise en évidence, se rendit compte que son cousin ferait un mari flatteur. On se sépara ravis les uns des autres après que Stéphane, ému à souhait, eut passé au doigt mignon l'anneau des fiançailles. Puis il fut autorisé à venir chaque jour faire sa cour officielle.

— Il faut que nos enfants apprennent à se connaître, prononcèrent judicieusement les parents de l'un et de l'autre, et l'on décida qu'on leur laisserait dans ce but le loisir de causer sans témoins.

C'était, il semble, ouvrir pour eux la période délicieuse qui précède le mariage. Ce que nous appellerons le « vernissage » de l'exposition des coeurs.

II

— Ce n'est pas un homme, c'est un bel automate, se disait quelques jours après Perlette, absolument déconfite. Le fait est que le pauvre

Stéphane n'avait pu encore surmonter près d'elle sa terrible infirmité.

— Mademoiselle... ma cousine... oui... non... elle n'en tirait avec ces monosyllabes que quelques lambeaux de phrases, de pénibles lieux communs. Et plus elle cherchait à animer ces conversations languissantes, plus ses yeux et son esprit pétillait, plus il avalait sa langue, son extase grandissante ne pouvant s'exprimer comme il l'aurait voulu.

Aussi, furieux contre lui-même, Stéphane sortait absolument découragé du troisième tête-à-tête du même genre où, il le reconnaissait avec désespoir, il s'était montré absolument idiot.

« Il faut en finir, se disait le pauvre garçon, il me faut trouver un moyen de savoir lui parler, mais lequel ? lequel ? Ah ! je saurais si bien dire ce qui chante dans mon cœur, si je pouvais réussir à être « moi » ! Je le pressens, elle va me rendre ma parole. »

Et le triste amoureux ne put s'empêcher de constater l'ironie qu'il y aurait à lui rendre ce qu'il n'avait su donner encore.

Il ne se trompait pas. Perlette venait de décliner que le lendemain ses parents, sur sa demande, assisteraient à la visite quotidienne, tenant à les prendre à témoins de la découverte lamentable qu'elle avait faite, à savoir que leur candidat n'était qu'un sot payant de mine.

Jusque là elle n'avait fait part à personne de sa désillusion. Si l'on rompait le mariage annoncé, connu de tous maintenant, quels ennuis pour elle et sa famille !

Stéphane continuait à se creuser désespérément la tête, tout en suivant la rue qui le ramenait chez lui. Machinalement, ses yeux se portaient sur les étalages où s'alignaient des œufs de Pâques de toutes grosseurs ; à la suite venait un grand dépôt d'articles de Paris. Devant ce dernier, Stéphane, soudain inspiré, eut un temps d'arrêt. Une idée lumineuse, magique, venait de surgir en son esprit. Il entra en coup de vent dans le magasin, demanda le patron et s'enferma avec lui. Au bout d'un moment, il sortait radieux.

— Monsieur peut être tranquille, lui disait le marchand, tout sera chez elle d'ici une heure avec les instructions. J'y veillerai moi-même.

III

Les événements prennent vite des proportions grandioses, rompre avec les Hébart serait presque un drame. Perlette voyait la nécessité de ne pas agir trop brusquement. Quand ses parents auraient acquis comme elle la triste certitude, ce serait affaire à eux de dénouer la situation sans tapage. Elle attendait donc pour en parler leur présence à l'entrevue de ce jour. C'est alors qu'on vint la prévenir que Stéphane Hébart, retenu par une affaire, ne viendrait que le lendemain. Il faisait savoir qu'il envoyait quelque chose pour le remplacer...

Intriguée, Perlette se trouvait en face d'un volumineux colis sur lequel le mot « personnel » s'inscrivait en gros caractères, elle en défit les noeuds, un billet accompagnait l'envoi.

« Ma cousine, écrivait correctement Stéphane, permettez-moi de vous offrir le gramophone ci-joint, vous priant, comme grande faveur, d'en faire l'essai seule, de suite, sans témoin.

Suivait la façon claire dont Perlette devait s'y prendre pour manœuvrer et faire parler les plaques.

— L'idée me réjouit, pensa l'enfant ; c'est une jolie pensée de me donner la primeur d'un joli concert, cela m'amusera davantage qu'une conversation avec le « muet ».

Dans un ouaf de satin blanc, d'une envergure peu commune, un superbe gramophone était couché ; entouré de ses accessoires, il sommeillait encore silencieux. La petite fiancée ajusta le vaste cornet, plaça l'instrument à bonne portée, le monta suivant les indications détaillées, puis, un charmant sourire aux lèvres, s'installa comiquement en face.

— Bonjour ma Perlette, la plus jolie, la plus aimée des fiancées, prononça au même instant l'accent ému mais distinct de Stéphane Hébart.

Interdite, un peu effrayée, la jeune fille se

tourna vivement vers la porte. Celle-ci était close. Dans la pièce déserte, il n'y avait qu'elle et... le gramophone en action.

La voix de son fiancé continuait à se faire entendre. Et comme il s'exprimait facilement ! Les douces paroles qu'il savait dire, celles qu'elle traitait si impertinemment tout à l'heure. Avec quelle élégance sentie et profonde il contenait les rêves du passé, les extases du présent, l'enchantede l'avenir. Invisible, Stéphane était là vivant, vibrant !

Elle écoutait, croyant rêver. Jamais personne ne lui avait dit pareilles choses. Dans son âme d'enfant toute neuve, une tendresse inconnue et chaude s'infiltrait lentement, sûrement, goutte à goutte, allant à celui qui lui versait la caresse prenante des premiers mots d'amour.

Il y eut un arrêt, la première plaque avait passé ! mais il en restait d'autres...

La remplacer, remonter l'appareil, ce fut l'affaire d'une seconde. Perlette, haletante, voulait entendre encore ; elle eût désiré que cela durât toujours. Le monologue sur le même sujet ne tarissait point, Stéphane parlait, parlait, se dédommageant en une fois du refoulement forcé de tout ce qui n'avait pu franchir ses lèvres depuis qu'il la connaissait. Toute la nuit précédente, il l'avait employée à entretenir ainsi Perlette, et Perlette à son tour l'écouta des heures, gardant jalousement pour elle ces charmants discours qui ne s'adressaient qu'à elle.

IV

Blottie sur une causeuse, l'après-midi suivante, elle attend la visite de son fiancé. Une impatiente et crainte curiosité mêlée d'émotion vagabonde l'agitait. Quand il l'aborde, une inaccoutumée confusion rose envahit le visage de la jeune fille. L'écho des choses tendres n'a pas quitté son oreille.

La vue de cette rougeur significative achève de dissiper ce qui restait d'embarras à Stéphane. Comme il n'est plus seul à être intimidé, il prend enfin possession de toute sa maîtrise. Son regard inspecte rapidement la pièce, n'apercevant pas ce qu'il cherche :

— Où l'avez-vous mis ? est sa première phrase.

— Dans ma chambre, murmure-t-elle le front bas comme une coupable.

Un sourire joyeux accueille cette réponse et, comme la jeune fille le regarde en dessous, ils se mettent à rire tous les deux.

— Perlette, dit-il avec assurance, je n'aurai plus besoin maintenant de vous faire moudre mes paroles, elles vont sortir toutes seules, mon aimée.

Et, devenu très brave, Stéphane se rapproche davantage, s'assied tout près, bien près de la petite fiancée muette à son tour de cette métamorphose heureuse.

— C'était, continue-t-il, un bien gros œuf de Pâques à offrir au si petit oiseau que vous êtes ! mais pour y enfermer à l'aise à la fois mon amour et ma si douloureuse timidité, j'ai failli n'en pas trouver d'assez grand ! Clo.

JEUX D'ENFANCE.

SAVEZ-VOUS jouer au noble jeu de *Ragouille-ton-moineau* ? Les accessoires en sont simples : des cailloux ; les rites en sont grands : des formules à la Romaine.

Le moineau, c'est une petite pierre, aussi ronde que possible, et qu'on pose sur un endroit quelconque faisant saillie au-dessus du sol. A dix mètres de là, environ, les joueurs sont dans leur camp, marqué par une ligne creusée dans le sol avec la pointe du soulier. Ils sont armés chacun d'un pavé. Il s'agit de viser le moineau et de le dégouiller d'un coup de pavé. Bien frappé, le moineau s'envole à une grande distance de son socle, et le raguilleur — en langue étrangère : le garde-camp — doit lui courir après et le remettre en place, après quoi il a le droit de toucher tout joueur qui n'est pas rentré au camp. Celui qui se laisse attraper remplace le raguilleur. Si le moineau n'est pas tombé, les joueurs stationnent autour de lui, à côté de leur pavé

qu'ils n'osent pas toucher, sous peine d'être pris s'ils ne peuvent se mettre à l'abri dans leur camp. Au fond, voilà tout ; c'est simple, mais il s'y joint les formules sacrées, le pouvoir des mots. Nous savons des prières pour arrêter le sang qui coule, nous connaissons des maximes pour empêcher les fraudes. Le garde-camp, désigné par l'empereur fatal, doit se protéger contre le mauvais tour des joueurs en articulant à haute voix l'exorcisme suivant : « *Défense de faire des crasses !* » Il peut aussi varier la forme et dire « *Défense de tout !* » S'il néglige ce rite, il peut être trompé impunément par les joueurs.

Mais il y a la contre-partie : tout joueur qui jette son pavé sans prononcer une parole est, de ce fait, désigné pour remplacer le raguilleur. La parole à dire est absolument libre ; cependant comme disait le poète : « *Il est un heureux choix de mots harmonieux* » dont on se sert volontiers pour capter la chance. Aussi disions-nous de préférence, et comme si un sort favorable y était attaché : « *Ah ! la bonne ciclette !* », « *Oh ! les belles pattes d'ours !* » Cette dernière formule dans sa botanique rudimentaire, dénote l'homme des champs, peut-être même celui de la préhistoire, car le jeu me paraît ancien ! La ciclette pourrait avoir une origine astronomique : cycle de l'année ! A moins qu'il ne faille pas monter à de si profondes sources.

* * *

Au jeu du *basculot*, chacun désirait être garde-camp ou, comme nous l'appelions : *le parade*. On taillait en forme de navette de tisserands un morceau de sapin long d'une dizaine de centimètres. C'était le *basculot*, pointu aux deux extrémités, renflé en son milieu. On le plaçait sur une borne, sur un tas de planches ou ailleurs, de façon que la partie antérieure dominât le vase. Les joueurs, casquette ou chapeau à la main, lui faisaient face, sur une ligne, à quelque distance. Les mots consacrés s'échangeaient :

Garde-camp : Parade ?

Joueurs : Prêts !

D'un bâton, le garde-camp frappait le basculot qui partait en l'air en basculant sur lui-même — d'où le nom du jeu — et venait tomber dans la ligne des joueurs. Chacun tâchait de le recueillir dans son chapeau. Le plus habile devait d'office garde-camp. Si le basculot tombait à terre, il fallait vite s'en emparer et le jeter contre le garde-camp qui n'avait pas le droit quitter sa place, mais pouvait se baisser, se cacher le ventre et faire tout autre geste protecteur pour éviter le projectile. Atteint, il cédait sa place au joueur qui l'avait visé. Le garde-camp maladroit qui manquait trois fois son coup sur le basculot était remplacé et prenait rang dans la ligne.

Il n'y avait jamais d'arbitre dans nos jeux dans les cas douteux, le jugement de la masse — vox populi — l'emportait. Je n'ai pas souvenance d'injustice commise.

(A suivre.)

Ave.

1 C'est ici un trait prouvant la haute sagesse de l'enfant. Les lois les plus diverses du pays ont reconnu cette formule si pure, si simple, si enfantine. On voit, par exemple : « Un pour tous, tous pour un ». — Défense de tout ! ; « Liberté et patrie. — Défense de tout ! »

2 Souvent aussi, on jetait le basculot contre le bâton que le garde-camp déposait par terre à la limite de son camp.

Maman et Bébé. — Une maman dit un matin à son petit garçon :

— Nous avons du monde à dîner, Bébé ; tu seras convenable, tu attendras en silence que je t'offre les plats qu'on apportera.

— Oui, maman, répond Bébé.

A table, on sert de la crème au chocolat. Alors Bébé s'écrie :

— Maman, je t'en prie, n'oublie pas de m'en offrir deux fois !

Trop curieuse. — Une dame pose des questions à une cuisinière sans place.

— Où avez-vous servi en dernier lieu

— Chez un aveugle.

— Pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Parce qu'il était trop regardant.